

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 23 (1901)
Heft: 3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse

TOME XXIII

N° 3

MARS 1901

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

AVRIL

Nos abeilles ont généralement bien passé l'hiver, la plupart des colonies se trouvent dans un état satisfaisant. Depuis le 14 mars elles ont pu faire de fréquentes sorties et les noisetiers, en retard cette année, comme du reste toute la végétation, fournissent maintenant beaucoup de pollen. C'est le 16 que nous avons vu arriver pour la première fois des abeilles avec des culottes. Il y a encore peu de couvain dans les ruches : deux rayons seulement dans les bonnes souches, mais l'activité va commencer maintenant que les ouvrières sont bien reposées. Tout se présente bien, il ne nous faut que le beau temps.

Mais avril est un maître capricieux ; tantôt il nous envoie des journées radieuses, tantôt, au moment où on s'y attend le moins, il couvre tout d'un manteau de neige. Aussi faut-il se garder d'ôter les couvertures et enveloppes des ruches pendant ce mois ; plus nous les tenons au chaud, plus vite et mieux elles se développeront. Une ruche faible, mais ayant une bonne reine, peut encore parfaitement se remonter pour la récolte si on la resserre sur les cadres absolument néces saires et si on garnit bien la place vide en dehors des planches de partition. On ajoute ensuite les cadres au fur et à mesure que la population augmente ; on aura de cette manière un bien meilleur résultat que si on laisse toute la bâtisse dans un corps de ruche.

Les colonies qui manquent de provisions devraient recevoir du miel plutôt que du sucre ; le miel de seconde récolte qui n'est pas à conseiller pour l'hivernage rend maintenant d'excellents services. N'hésitez pas à utiliser de cette manière un produit que peut-être vous n'avez pas pu vendre. Mais gare au pillage ! les trous de vol doivent être fortement rétrécis pendant ce nourrissage.

Il faut bien observer les ruches pendant ce mois ; celles qui sont faibles et qui n'ont pas de bonnes reines doivent être réunies à d'autres, car il n'y a que les fortes qui donnent de bons résultats. Ces réunions doivent être faites avec beaucoup de discernement si l'on ne veut pas

aller à l'encontre du but. Pour profiter convenablement de la récolte, on fait bien de réunir une ruche trop faible à une forte, mais la réunion de deux faibles produit souvent un mauvais résultat. Rappelons-nous que pour qu'une colonie prospère, il faut qu'il existe une certaine proportion entre couvain, nourrices et ouvrières; si nous réunissons deux ruches qui ont peut-être chacune plus de couvain que les abeilles n'en peuvent soigner, elles se trouvent dans des conditions plus mauvaises qu'avant la réunion. Le couvain sera mal nourri, les abeilles, au lieu de devenir plus nombreuses, diminueront; le résultat sera mauvais ou nul. Dans ce cas, il faudra distribuer le couvain non operculé aux ruches fortes et laisser aux abeilles réunies seulement le couvain prêt à sortir.

Une colonie affaiblie par la dyssenterie ne devra jamais être réunie à une saine, de crainte de contagion. Lorsqu'une population souffre de ce mal, il faut nettoyer vigoureusement la caisse, donner des rayons propres et la tenir bien au chaud; il serait bon aussi de lui donner un peu de bon miel délayé dans de l'eau chaude.

Pour stimuler les ruches bien approvisionnées, on désopercule de temps en temps une partie des rayons du bord. Si l'on veut transvaser des paniers dans des ruches mobiles, il faut le faire avant qu'il y ait trop de couvain.

Belmont, le 20 mars 1901

Ul. GUBLER

UN SIÈCLE !

L'ouvrage de Della Rocca

C'est une banalité de dire que le XIX^{me} siècle a été incomparable et je n'ai pas l'intention d'en parler ainsi pour mettre, une fois de plus, en relief les merveilles de la vapeur et de l'électricité. Non pas que le sujet soit épuisé, mais pour sortir des phrases conventionnelles et trop faciles, pour renouveler l'aspect des idées et des démonstrations, il est bon d'attendre quelques années. Nous n'avons pas encore digéré ces progrès extraordinaires du grand siècle et c'est dans notre esprit ou du tumulte ou de la surprise. Laissons donc les considérations générales, si tentantes qu'elles soient, et contentons-nous de quelques aperçus au sujet de l'apiculture.

* * *

Divers écrivains ont fait ressortir, dans ces derniers temps, combien la division du temps en siècles était arbitraire et artificielle. On comprend la division en périodes historiques comme le Moyen-Age, la Renaissance, mais un siècle c'est une tranche d'histoire trop courte

ou trop longue. Dans l'histoire de l'apiculture cela paraît évident. Il n'y a guère que deux périodes, celle de l'ignorance et celle du savoir, la première ayant duré des milliers d'années sans modification appréciable, la seconde commençant vers le milieu du XVIII^{me} siècle, et se continuant d'une façon ininterrompue jusqu'à aujourd'hui. Ce serait briser le cadre naturel des faits que de parler du siècle dernier d'une façon stricte, ce serait se restreindre malheureusement. Il est impossible de méconnaître l'importance des travaux des grands naturalistes de Réaumur et Bonnet (de Genève), c'est sur leurs recherches que se sont basées celles de Fr. Huber, (et de tous les autres, d'ailleurs), et il n'est tout de même pas facile de faire entrer de Réaumur, Bonnet et Huber dans le XIX^{me} siècle, puisque de Réaumur est mort en 1757 et Bonnet en 1793. François Huber est mort en 1831, mais les *Nouvelles Observations* ont paru en 1794. Pour apprécier les pas de géants de l'apiculture, depuis un siècle, il faut donc lire les travaux de ces savants observateurs. Les difficultés à vaincre étaient en même temps théoriques et pratiques ; ils avaient tout à faire.

Avez vous lu les *Nouvelles Observations* de Huber? Il y a trop d'apiculteurs qui ne les connaissent que par ouï-dire, parce qu'on ne sait pas où se les procurer. Elles n'ont été réimprimées qu'en 1814. C'est un livre merveilleux. Jamais peut-être le génie humain ne s'était manifesté d'une façon plus extraordinaire. Non, l'imagination des romanciers n'a rien créé de plus ingénieux, de plus saisissant que ce livre de haute science et de haute curiosité. Il ne manque ni les difficultés inouïes, ni l'infirmité de l'observateur aveugle qui, devant ce grandissement de l'épreuve, semble dans l'impossibilité de réussir ; ni le fidèle et providentiel serviteur qui voit pour le maître, et qui réunit, par un concours de circonstances des plus rares, la droiture à la subtilité, le sens d'une observation précise à une science cependant rudimentaire. Rien n'est plus touchant, rien n'est plus beau.

Là-dessus, ouvrez un de nos bons traités actuels, par exemple *la Conduite du Rucher* ; c'est un autre monde. Là-bas c'était l'idée, ici c'est la réalisation de l'idée ; Huber allait à la découverte, M. Bertrand fait l'organisation intelligente des conquêtes de Langstroth, Quinby, Mehring, Hruschka, Dadant, de Planta, Cowan et d'autres encore. C'est l'apiculture tout entière amenée avec une étonnante rapidité à une sorte de perfection, à un état assez parfait, dans tous les cas, pour que le progrès soit difficile dans de nombreux compartiments de la science.

Ce contraste saisissant nous venons de l'éprouver particulièrement en parcourant l'ouvrage de Della Rocca. Peu de personnes connaissent ce livre moins recherché (et avec raison), que celui de François Huber, mais extrêmement curieux aussi, et plus rare, c'est pourquoi nous allons essayer d'en donner une idée aux lecteurs de la

Revue Internationale. Ce sera la meilleure façon de faire saisir la différence entre l'apiculture d'il y a environ cent ans et celle d'aujourd'hui.

* * *

L'ouvrage de l'abbé Della Rocca, vicaire général de Syra, est intitulé *Traité complet sur les Abeilles*, avec une méthode pratique de les gouverner, telle qu'elle se pratique en Syra, île de l'archipel ; précédé d'un précis historique et économique de cette île, dédié à Madame (Imprimerie de Monsieur, à Paris, chez Bleuet père, libraire, pont Saint-Michel, 1790).

Il se compose de trois volumes in-octavo de 462, 500 et 532 pages avec une très belle eau-forte de Godefroy dans le premier volume, représentant l'île de Syra, et quatre belles planches gravées à la fin du 3^e volume.

La dédicace à Madame nous apprend qu'elle lui avait donné l'ordre de construire un rucher, à la manière des orientaux, dans ses jardins de Montreuil.

Comme dans presque tous les ouvrages de ce temps la dédicace est suivie d'un avant-propos, d'un avis, d'un précis historique et économique sur l'île de Syra et les 290 premières pages sont consacrées aux sujets les plus étranges. C'est d'une bizarrerie et même d'un comique achevé. Non content de nous parler de l'état ancien de Syra, de l'état actuel de cette île, de son gouvernement temporel et spirituel, de la protection de la France envers ses habitants, de leur caractère, de leur génie, de leur langue, de leur agriculture, il nous fait une longue dissertation sur le philosophe Phérécyde et sur le monument astronomique que l'on voyait à Syra dans les temps d'Homère ! Il réfute M. Paw sur ce qu'il dit des grecs modernes, il s'étend sur la caprification du figuier telle qu'elle est usitée dans l'île depuis les temps les plus reculés, enfin, et c'est le bouquet, il nous détaille dans un chapitre qui n'en finit pas le moyen simple et facile dont se servent les Syriotes pour guérir la jaunisse !

Ça n'est cependant pas long à dire : on met une pièce d'or dans un verre d'eau ou de vin blanc, on l'expose au serein, et l'on a soin de l'en retirer avant le lever du soleil. On prend cette eau à jeun et trois ou quatre jours suffisent pour enlever la maladie. Il n'y a pas d'exemple qu'elle ait résisté plus longtemps, ajoute notre apiculteur. Suivent des explications dont je regrette de priver les lecteurs de la *Revue Internationale*. Elles se basent toutes sur ce principe posé à la page 275 : « Il existe dans tous les végétaux deux principes de vie, sur lesquels, comme sur deux pivots, roule leur conservation : c'est la chaleur vitale et l'humide radical. » Il y a peu de chances pour que tout cela soit jamais réimprimé.....

Mais voici l'auteur qui nous parle des pays propres à élever des abeilles et tout de suite il devient moins diffus. Notons les passages les plus saillants : « A l'égard du blé de sarrasin, nous ajouterons ici qu'une personne digne de foi nous a assuré qu'en Franche-Comté, au moyen de ce blé, les ruches donnent quelquefois jusqu'à 30 et 40 livres de miel : abondance prodigieuse qui, laissée aux ruches, met les abeilles dans le cas de passer les plus longs hivers fort à leur aise ».

Della Rocca parlant des arbres et des plantes dont les fleurs servent à la nourriture des abeilles, insiste sur la valeur du tilleul et du mélilot blanc. Il a très bien observé aussi l'importance de la bourrache et du trèfle blanc. Par contre, il ne parle pas de l'accacia, ni du sainfoin, et il attribue à plusieurs plantes des propriétés mellifères qu'elles n'ont pas, comme au lierre.

Plus loin il nous fait la leçon à propos des avantages qu'un Etat peut retirer de la culture des abeilles. Notre climat est essentiellement favorable à cette culture et on la néglige. Il donne comme exemple les belles récoltes de la Corse et du Hanovre et montre par là ce que nous pourrions espérer en France.

« Dans les îles de l'Archipel, dit-il, quand un pauvre paysan peut parvenir à se former un capital de vingt à trente ruches, il a trouvé le moyen de soutenir sa famille, en y joignant le peu qu'il retire de ses travaux de la campagne ».

Dans un chapitre sur les causes de la mortalité, Della Rocca se montre assez faible.

« La cause des grandes mortalités mériterait d'être recherchée... Les gens de la campagne sont persuadés que le froid et les grandes gelées produisent la perte de leurs ruches. Je ne déciderai pas seul cette question, n'ayant aucune expérience sur les pays septentrionaux ».

Plus loin il parle assez bien de la nécessité de donner des provisions suffisantes, mais tout de suite après il admet, comme un auteur qu'il cite, qu'il est bon de laisser les ruches ouvertes, pendant l'hiver, tout autour par le bas, afin d'y laisser pénétrer le froid, parce qu'il est prouvé que plus la chaleur intérieure d'une ruche est considérable, plus la consommation augmente ! Mais sa méthode de prédilection est de mettre les abeilles à l'abri de la lumière et du bruit. (Il confondait encore le bruit et les trépidations).

Toute cette partie de l'ouvrage est semée de longueurs fatigantes, avec des citations interminables. La suite est plus intéressante malgré que ces défauts subsistent encore trop. Il y est parlé de la forme des ruches. Della Rocca avait inventé deux ruches ; il proposait de les substituer aux modèles communs qui étaient la simple cloche en paille ou bien une caisse en bois, quatre planches et un couvercle. La

première ruche proposée était en terre cuite, de forme ronde. La longueur était de trois pieds et le diamètre d'un pied en allant en diminuant vers le haut. On les vernissait à l'intérieur. Cette ruche se plaçait horizontalement ; le couvercle percé de petits trous restait donc droit. On la mettait dans un mur quelconque, dans lequel on faisait une niche, et on l'entourait de paille.

La seconde ruche de Della Rocca, faite en vue de multiplier les essaims, avait deux pieds de hauteur et était partagée en deux étages d'un pied carré chaque. Le haut de chaque étage recevait plusieurs traverses pour attacher les rayons.

Les avantages que Della Rocca attribuait à ses ruches étaient les suivants : grande commodité pour récolter le miel et la cire sans faire périr les abeilles ; pas de fausse-teigne à redouter ; facilité de les approvisionner ; rien à redouter des rats et des mulots ; examen aisé de l'intérieur par les deux extrémités.

Tout cela n'était pas illusoire, relativement à ce qui était avant, mais c'était très rudimentaire. Encore plus rudimentaire était la science apicole de l'auteur. A chaque instant ce sont des hésitations, des contradictions dans lesquelles sont aussi mêlés les résultats d'une expérience sérieuse. Il croyait que les abeilles pouvaient traverser un bras de mer de 18 milles ; qu'elles étaient attirées par l'odeur du miel à 4 ou 5 lieues ; que les abeilles communes vivaient ou pouvaient vivre autant que les reines, c'est-à-dire 3 ou 4 ans ; que les abeilles rapportaient la cire comme le pollen, entre leurs pattes, que certaines fleurs en contenaient le principe, etc.

Mais alors que divers auteurs parlaient des batailles des abeilles et faisaient là-dessus d'emphatiques déclamations, Della Rocca disait nettement que le sujet de la guerre c'était le pillage des ruches faibles par les fortes et que le meilleur moyen de faire cesser le désordre c'était de transporter ailleurs une des deux ruches, ou de la tenir enfermée pendant quelques jours.

Il se plaignait de la trop faible capacité des ruches en France et exprimait l'espoir d'une ruche pouvant s'agrandir à volonté. En attendant il affirmait que la capacité d'une ruche devait être proportionnée à l'essaim qui devait y habiter et à la fertilité du pays. Dans les pays chauds il voulait de grandes ruches et de plus petites dans les pays froids.

C'est encore Della Rocca qui a imaginé la manière de renforcer un petit essaim :

« Je distinguais, dit-il, entre mes ruches celles qui n'avaient pas essaimé et qui n'avaient pas apparence de le faire. J'en ôtais une de sa place et je remettais une autre ruche vide dans laquelle je plaçais un morceau de rayon, et au même moment je mettais le petit essaim que je tenais prêt.

« Il est à remarquer, dit-il ailleurs, qu'une ruche bien peuplée parvient toujours à se délivrer de ses ennemis ».

Au sujet de l'hydromel, Della Rocca ne nous apprend rien, mais il était aussi avancé qu'on l'était encore il y a 25 ans.

Les chapitres sur les maladies des abeilles sont peut-être les plus intéressants de tout l'ouvrage. Il y est fait un tableau saisissant de la loque et un passage vaut la peine d'être reproduit. Le voici :

« Dans tout ce que l'on a vu et écrit sur les maladies des abeilles, rien n'est comparable au mal qui attaqua les nôtres dans l'île de Syra depuis 1777 jusqu'en 1780 et qui emporta presque toutes nos ruches.

« Elle se déclara par un vice dans les rayons remplis de couvain et qui ne contenaient plus qu'une matière entièrement corrompue ; au lieu de nymphes de petites abeilles, on ne voyait que de la pourriture dans les cellules, qui cependant, étant couvertes, conservaient toujours une apparence de santé. Si on fendait ces rayons, il en découlait une liqueur noirâtre qui jetait l'infection dans toute la ruche.

« Cette maladie ne se manifestait que dans les cellules qui contenaient un couvain déjà avancé ou couvert. Les abeilles étaient en bon état et travaillaient avec la même activité ; mais leur population dépérissait de jour en jour. Cette maladie cependant n'était pas si générale dans une ruche qu'il ne s'en échappât quelquefois une petite portion ; il en sortait quelques abeilles nouvelles, mais un trop petit nombre pour suppléer aux pertes journalières. Ainsi une ruche attaquée de ce fléau dépérissait d'ailleurs, faute de population.

« Dans le principe, ne nous étant pas aperçus que cette maladie fut épidémique, nous eûmes l'imprudence de remplir de nouveaux essaims les ruches vides dont les abeilles étaient mortes ; elles contractèrent toutes la même maladie et périrent.

« Nous fîmes encore une nouvelle faute ; nous transportâmes les dépouilles des ruches que nous avions perdues dans les rues de la ville, pour les exposer au soleil. Nous voulions tirer des rayons toute la cire aromatique qu'ils pourraient nous fournir, pour en préparer de nouvelles ; les abeilles sucèrent le miel, attrapèrent la maladie, la communiquèrent à leurs ruches, et toutes, sans exception, périrent en peu de temps. Cette peste ayant gagné l'île, se répandit partout, et la mortalité fut générale, soit en mangeant du miel pestiféré, ou en touchant les rayons infectés, soit en nourrissant leur couvain de miel corrompu... Quelque rouille pestilentielle avait sans doute corrompu la qualité du miel et les poussières des étamines.

« Nous commençâmes d'abord par retirer les rayons infectés, et nous jetâmes dans les ruches des essaims frais pour aider les anciennes abeilles ; mais ce moyen ne nous réussit pas ; l'ancienne

et la nouvelle colonies disparurent. Nous enlevâmes ensuite tous les rayons d'une ruche infectée, comptant sur sa grande population et sur la saison qui lui était favorable; tout fut inutile, ces pauvres insectes commençaient avec beaucoup d'agilité et d'activité à former de nouveaux rayons; la reine y pondait et les remplissait d'œufs; mais bientôt ces rayons, au lieu de couvain, se trouvaient remplis d'une eau corrompue et jetaient l'infection de toutes parts.

« Enfin, on s'aperçut que la maladie était épidémique; on ouvrit les yeux, on reconnut les grandes fautes que l'on avait faites, et tous les cultivateurs prirent ensemble la résolution de ne point exposer à l'avenir la dépouille des ruches qui avaient péri, à être touchée par les abeilles; d'étouffer avec de la fumée toutes celles qui auraient été attaquées en bouchant toutes les ouvertures de la ruche; de retirer tout ce qu'il y aurait de rayons avec les provisions et de mettre ensuite le feu dans la ruche, pour brûler tout ce qui resterait. L'incendie devait être répété deux ou trois fois dans l'espace de huit jours et dans l'intervalle toutes les ouvertures des ruches devront être bouchées, afin qu'aucune abeille des ruches voisines ne pût y entrer.

« Je n'ai pu savoir le résultat de toutes ces précautions, étant parti dans ce temps-là pour venir en France; mais je suis sûr que si quelques ruches ont été conservées ce n'est qu'aux efforts de cette résolution qu'on en est redevable ».

* * *

Tel est le bilan de ces trois gros volumes que l'auteur a intitulés *Traité complet*. Eh bien, oui, on peut dire que c'est un résumé très complet de ce qu'on savait alors. Della Rocca s'y montre original en maints endroits, mais il cite les auteurs qui l'ont précédé avec une telle abondance que son ouvrage est avant tout une compilation. Pour plusieurs d'entre eux, et en particulier pour Ducarne de Blangis, c'est même un véritable plagiat. Le droit de citation a des limites que Della Rocca a dépassées. Il est abusif, en effet, de citer continuellement un auteur et d'en reproduire des chapitres entiers.

Mais son ouvrage n'en est que mieux disposé pour établir une comparaison entre l'apiculture d'il y a environ un siècle et celle d'aujourd'hui. Elle était dans les langes du temps de Della Rocca, et il nous offre la prolixité des gens qui cherchent et non qui savent. Pour juger de ses progrès depuis lors il suffit de dire qu'elle est entrée dans la voie industrielle qui exige des notions précises, nettes et indiscutables.

J. CRÉPIEUX-JAMIN.

FAUT-IL RENONCER A LA CIRE GAUFREE ET A L'EXTRACTEUR ?

Dans une série d'articles publiés par l'*Apiculteur*, de Paris, un apiculteur de talent, qui signe Sylviac, semble avoir pris à tâche de mettre en mauvaise posture quantité des principes sur lesquels l'apiculture moderne semblait solidement assise.

Dans le n° de janvier dernier, un article de M. Sylviac traite de la sécrétion de la cire et ses travaux ne tendent à rien moins qu'à faire considérer la cire gaufrée comme un accessoire de luxe, sinon inutile.

Au premier abord on sent vraiment ses convictions ébranlées, mais en étudiant de près les chiffres et les expériences de l'auteur, le mirage disparaît et il faut en rabattre.

Je ne veux rien enlever au mérite de M. Sylviac dont les patientes recherches m'intéressent infiniment. Je vais donner le résumé de son article et les réflexions qu'il me suggère, heureux si ces réflexions, que d'autres ont certainement faites comme moi, l'amènent à entreprendre dans le même sens de nouvelles et concluantes expériences.

Lors des premiers jours d'une abondante miellée en 1900, l'auteur extrait d'un panier de 18 litres, *par tapotement sans enfumage*, un essaim artificiel dont il évalue la population à 10,000 ouvrières. Cet essaim, logé dans une ruche à cadres, bâtit complètement 9 cadres de 33×33 en 3 jours; le poids de la cire est évalué à 1 kg. D'après M. Sylviac une butineuse effectue 6 voyages par jour avec une charge de 20 milligrammes et il admet pour rapport du miel à la cire 1, 2 ou 3, les conditions les plus favorables étant remplies, ce qui était le cas de l'expérience. Il s'en suit que les 10,000 ouvrières ont été dans la possibilité de sécréter 1 kg. 200 à 1 kg. 800 de cire. « En défalquant 800 ou 900 grammes pour la nourriture de l'essaim pendant les 3 jours on trouve le poids des bâtisses et l'exactitude du rapport. « Si nous allons jusqu'à admettre l'égalité 1 de miel pour 1 de cire, l'hypothèse est très vraisemblable, peut-être même est-ce la vérité, « seulement quelques groupes d'abeilles seraient restés au logis et il y aurait eu un peu de miel emmagasiné. »

Suivent des réflexions sur la sécrétion de la cire, des citations de l'abbé Collin et M. Sylviac admet que le rapport fixe du miel à la cire n'existe pas; il varie en fonction des 3 facteurs : chaleur, alimentation, mouvement. Rien ne semble plus logique. Mon opinion est que le travail de M. Sylviac, si consciencieux qu'il soit, est allé au-delà du but et que vouloir trop prouver ne prouve rien.

Des expériences d'une importance aussi haute ne valent que par leur multiplicité. Pourquoi donc, au lieu d'un essaim, M. Sylviac n'a-t-il pas pris 3 ou 4 essaims aussi semblables que possible en leur fournissant des logements différents? A l'un, des bâtisses prêtes à recevoir ponte et récolte, à l'autre de la cire gaufrée, à un autre une ruche vide, etc.

Voilà, je crois, qui aurait donné une singulière force à la théorie de simplification à outrance de M. Sylviac. Je sais qu'en apiculture les comparaisons sont choses fort délicates, mais dans le cas présent il est juste de penser que leur résultat aurait été, non pas un critérium, mais l'expression très rapprochée de la vérité. M. Sylviac admet que toutes les abeilles de son essaim donnent le maximum en même temps comme cirières et butineuses. N'est-il pas, sur ce sujet, en légère contradiction avec son article de juillet 1899 dans lequel il décrit pour cirières les jeunes abeilles qui font la barbe?

Mais voici quelque chose de plus singulier. En examinant avec attention les chiffres de M. Sylviac, on trouve que ses abeilles ont fabriqué plus de cire qu'elles n'ont récolté de miel! Personne, je crois, n'avait encore fait pareille découverte. Si l'exactitude en était prouvée, l'âge d'or de l'apiculture serait proche. Pour ma part, je ne serais pas fâché de conserver dans mon escarcelle les deniers que je consacre à l'achat de gaufres et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir partager dès maintenant l'enthousiasme et les convictions de M. Sylviac : Au diable extracteur et cire gaufrée!

Voyons un peu. M. Sylviac admet que ses ouvrières ont donné le maximum de récolte en apportant chacune 20 milligrammes six fois par jour, pendant trois jours. Or, en comptant bien, cela fait un apport total de 3 kg. 600 de nectar pour les 10,000 ouvrières. Je dis nectar; mais nectar n'est pas miel, tant s'en faut. Alors que ce dernier ne contient que 25 % d'eau, le bon nectar en contient 75 à 80 %. Il est donc incontestable que les 20 milligrammes de chaque butineuse ne représentent que le $\frac{1}{3}$ de miel, soit pour les trois jours 1 kg. 200 de miel. L'auteur, d'après ses expériences, évalue à 800 ou 900 grammes la consommation alimentaire de son essaim, étant donné son activité et son travail extraordinaires. Alors si nous défalquons cette consommation de la quantité de vrai miel, il ne nous reste que 3 ou 400 grammes pour bâtir 1 kg. de cire. Le rapport est complètement renversé. Ceci me décide à dire que l'expérience pêche par défaut de base d'appréciation et qu'elle est à refaire.

Il est fort possible que, les meilleures conditions étant réalisées, il y ait avantage à faire bâtir quelque cire aux abeilles; il ne s'ensuit pas que, tout compte fait, l'économie soit notable pour l'apiculteur.

Qu'advient-il au lendemain de l'essaimage si, le temps venant brusquement à changer, les abeilles sont condamnées à la réclu-

sion pour plusieurs journées? Ce n'est pas, je suppose, avec les 20 milligrammes de provisions de guerre que chaque ouvrière emporte que la colonie édifiera beaucoup d'alvéoles.

Avec la cire gaufrée il en est tout autrement. Sans nouvel apport une quantité considérable de cellules vont être prêtes à recevoir la ponte et la récolte au premier beau jour. Les abeilles savent parfaitement *amincir la paroi mitoyenne* et allonger les alvéoles en utilisant les matériaux mis à leur disposition et ceci pour ainsi dire sans perte; la quantité de débris de cire existant sous les rayons est insignifiante et l'on ne voit pas de nettoyeuses en transporter au dehors.

Je parle ici de cire gaufrée pure, travaillée aux cylindres. Il paraît qu'il en est autrement de la cire imprimée au gaufrier d'après les observations de M. Devauchelle. Ceci me semble assez logique. Coulée et impressionnée à une température élevée et refroidie assez brusquement, la cire subit un changement dans son état moléculaire; elle acquiert plus de rigidité, ce qui est une qualité, mais par contre elle demande, pour être amollie, une température plus élevée et s'émiette facilement. Peut-être — c'est une expérience à tenter — au bout d'un temps plus ou moins long il est possible que la cire reprenne sa malléabilité normale.

M. Sylviac compare la sécrétion de la cire à la sudation. C'est aller un peu loin, les organes producteurs de la cire et de la sueur n'ont aucune ressemblance.

Il se demande aussi si l'apiculteur mobiliste n'a pas perdu la cire que les abeilles ont laissé tomber un peu partout sous forme d'écaillés faute de pouvoir l'entreposer. Pourquoi n'a-t-il pas pris un certain nombre de butineuses pour se rendre compte de l'état de sécrétion de leur membrane cirière?

Si l'apiculture doit gagner par la simplification des méthodes, il faut que ces simplifications aient pour base des expériences qui ne puissent pas donner prise à la critique.

Je ne doute pas que M. Sylviac mette son talent et sa patience d'observateur au service de la bonne cause et que cette année il nous apporte des faits aussi nombreux que convaincants. Il peut compter sur la gratitude de tous les apiculteurs.

L. MAUPY.

Quelques abonnés n'ont pas encore envoyé le montant de leur souscription bien qu'ils aient accepté les livraisons de janvier et février; nous devons considérer qu'ils désirent continuer à recevoir le journal, mais ils nous obligeraient en ne différant pas davantage le règlement.

SUR LA LOQUE DES ABEILLES

BACILLUS ALVEI

Remèdes

(Suite, voir Revue de février)

VI. Créoline ou phényle.

La créoline a été recommandée par Cowan ⁽⁶⁸⁾ et a été employée avec succès par d'autres apiculteurs.

Recettes : N° 1. Pour asperger, désinfecter, etc. Une demi-cuillerée à café de créoline dans un litre d'eau.

N° 2. Pour laver les ruches, les plateaux, etc., deux cuillerées de créoline par litre.

N° 3. Pour le nourrissage, $\frac{1}{4}$ de cuiller à café de créoline pour un litre de sirop.

L'eau ou le sirop doivent toujours être versés sur la créoline; il faut bien agiter le mélange chaque fois avant de s'en servir.

Mode d'emploi. Préparez une ruche et un plateau propres, lavez avec la solution n° 2; ensuite retirez les rayons de la ruche infectée, secouez-en les abeilles et aspergez les rayons avec la solution n° 1. Enlevez tous les rayons superflus, aspergez-les avec la solution n° 2 et extrayez-en le miel; celui-ci peut être bouilli et employé pour le nourrissage, il suffit alors de le diluer convenablement et d'y ajouter de la créoline, $\frac{1}{4}$ de cuillerée à café pour 1 litre.

Si les abeilles l'acceptent, on augmente peu à peu la dose, mais il ne faudrait en aucun cas dépasser une cuillerée à café par litre de sirop. Si les abeilles refusent d'y toucher, ce qui n'est pas du tout improbable si elles ont accès à d'autre nourriture, il faut verser le sirop créoliné dans les rayons voisins; les abeilles s'y habitueront vite et le prendront ensuite de la manière ordinaire.

Les vapeurs de créoline agissent aussi comme désinfectant; on peut donc placer dans le coin de la ruche une petite fiole contenant de la créoline pure, légèrement bouchée avec un tampon de ouate dont la partie inférieure soit en contact avec le liquide. La capillarité entretiendra le coton humecté et la chaleur de la ruche produira l'évaporation voulue. On peut aussi se servir d'un morceau de papier buvard ou de feutre, imbibé de créoline et posé sur le plateau dans une boîte recouverte de zinc perforé, de manière que les abeilles ne puissent arriver en contact avec la créoline. Celle-ci n'est pas un poison ni un corrosif pour l'homme, mais à forte dose elle tue les insectes. Il ne faut donc jamais dépasser les doses indiquées.

En même temps qu'on emploie ce remède, il faut stimuler la production du couvain en nourrissant copieusement avec du sirop créoliné et si la maladie ne cède pas, il ne reste qu'à supprimer la reine.

(68) Cowan, *Revue Internationale d'Apiculture*, 1889, p. 139.

Expériences sur le pouvoir antiseptique de la créoline.

1° Des tubes d'agar inoculés avec des spores furent bouchés avec des tampons de coton imbibés de créoline et capuchonnés de papier de plomb. Résultat : après 4 jours à 22° rien n'avait poussé, excepté sous l'eau de condensation au fond des tubes. Après 4 jours à 37° aucun développement.

A ce moment les tampons de coton créoliné furent remplacés par des tampons de coton simple et les cultures remises à l'étuve poussèrent fort bien déjà en 24 heures.

2° Plaques d'agar. Chacune fut munie d'un carré de papier buvard épais, de 3 cm. de côté, imbibé de 4 gouttes de créoline. Après 48 heures à 37° le développement était extrêmement faible. Le papier créoliné une fois enlevé, le développement se fit bien à la température de l'étuve. Les plaques de contrôle avaient bien poussé d'emblée. Nous avons fait les mêmes expériences en ne mettant qu'une goutte de créoline; en 24 heures la culture était déjà abondante; avec 2 gouttes, la culture, au bout de 48 heures à 37°, était réduite au tracé de l'aiguille.

3° Enfin nous avons préparé de l'agar contenant de la créoline dans la même proportion que le sirop employé pour le nourrissement dans les ruches malades. Nous avons coulé des plaques qui furent inoculées en surface avec une culture âgée de deux semaines et mises à l'étude à 37°; résultat : pour 4 plaques d'agar créoliné (2 cm³ de créoline pour 1 litre), aucun développement. Agar de contrôle, développement abondant.

Cet antiseptique, employé dans les proportions indiquées par Cowan, prévient la germination des spores; il pourrait exercer un léger effet antiseptique s'il s'évaporait en grande quantité dans une ruche.

VII. Eucalyptus.

L'eucalyptus a été introduit par Bauverd ⁽⁶⁹⁾. Une très petite boîte en fer-blanc, dont le couvercle est percé de trous aussi petits que possible, est placée sur le plateau de la ruche, remplie d'essence d'eucalyptus. La colonie reçoit tous les 4 ou 5 jours un litre de sirop contenant une cuillerée à café de teinture d'eucalyptus (essence 1, alcool 9). De temps en temps on laisse tomber dans la ruche quelques gouttes de cette teinture. Auberson ⁽⁷⁰⁾, le métayer du rucher de Bertrand, qui soignait en même temps son propre rucher à la montagne, a guéri un certain nombre de colonies avec l'eucalyptus. Il constate une grande différence dans l'activité du remède suivant les cas; dans les uns l'effet est rapide et dans les autres il ne se produit que plus lentement, parfois même il faut plus d'une année avant que la guérison soit complète. Il faut proportionner l'application du remède à la gravité du mal; lorsqu'il n'y a que quelques cellules atteintes, il suffit de répandre dans la ruche, le long de la paroi postérieure, quelques gouttes d'essence; il faut le faire tous les huit jours et au bout de six semaines, parfois même plus tôt, la colonie est guérie. Lorsque la ruchée est gravement atteinte, il faut transvaser les rayons, le couvain et les abeilles dans une ruchée propre, frottée à l'intérieur d'eucalyptus. Auberson laisse aux colonies loqueuses leurs rayons gâtés, estimant que c'est le seul moyen pratique de les désin-

⁽⁶⁹⁾ Bauverd, *Revue Internationale d'Apiculture*, 1883, p. 247.

⁽⁷⁰⁾ Auberson, *Revue Internationale d'Apiculture*, 1891, p. 240.

fecter. Tous les huit jours, on répand de l'essence dans la ruche et au bout de trois semaines on examine le nouveau couvain; s'il est sain, il n'y a qu'à continuer le traitement jusqu'à guérison; s'il présente encore des places malades, il faut tuer la reine et la remplacer. Si la colonie est très faible, il est bon de la renforcer en lui donnant des abeilles et du couvain sain. Pour le nourrissage des ruches malades, il faut toujours employer du sirop contenant de l'eucalyptus.

En outre de ce cas bien certain de guérison de la loque par l'eucalyptus, il en existe beaucoup d'autres et ce remède a été très employé en Europe. Son gros inconvénient est qu'il est sujet à provoquer le pillage.

Expériences sur le pouvoir antiseptique de l'eucalyptus.

1^o Tubes d'agar inoculés en strie avec des spores, bouché avec du coton saturé d'essence d'eucalyptus, à l'étuve à 37°. Au bout de 84 heures, pas de développement; mais si l'on remplace le coton imbibé d'essence par un tampon ordinaire, au bout de 24 heures la culture a bien poussé.

2^o Plaques d'agar à 37° avec un morceau de papier buvard et 4 gouttes d'essence d'eucalyptus. Pas de développement; mais si on enlève le papier avec l'essence, il se fait très bien en 24 heures à l'étuve. Avec 2 gouttes d'eucalyptus le développement est réduit au tracé de l'aiguille; là encore, si on enlève l'essence, la culture pousse abondamment. Une goutte d'essence sur le papier buvard n'empêche pas la culture de pousser vigoureusement dès le début.

3^o Nous avons préparé de l'agar contenant 4 cm³ (une cuillerée à café) de teinture d'eucalyptus pour un litre; sur 6 plaques de cet agar, qui furent inoculées avec des spores, nous avons vu la culture se développer presque aussi bien que sur l'agar ordinaire de contrôle. L'agar préparé avec l'eucalyptus répandait une odeur légère et caractéristique d'essence.

Un correspondant du Queensland (Australie) du *British Bee Journal* ⁽⁷¹⁾ est d'avis qu'il n'y a pas de loque dans le pays et il pense en trouver la raison dans le fait que les abeilles récoltent beaucoup sur les eucalyptus dont les propriétés antiseptiques s'opposeraient à toute espèce de décomposition. Il n'y a cependant pas de doute que la loque existe dans le Queensland et cette opinion ne se trouve donc pas confirmée.

(A suivre.)

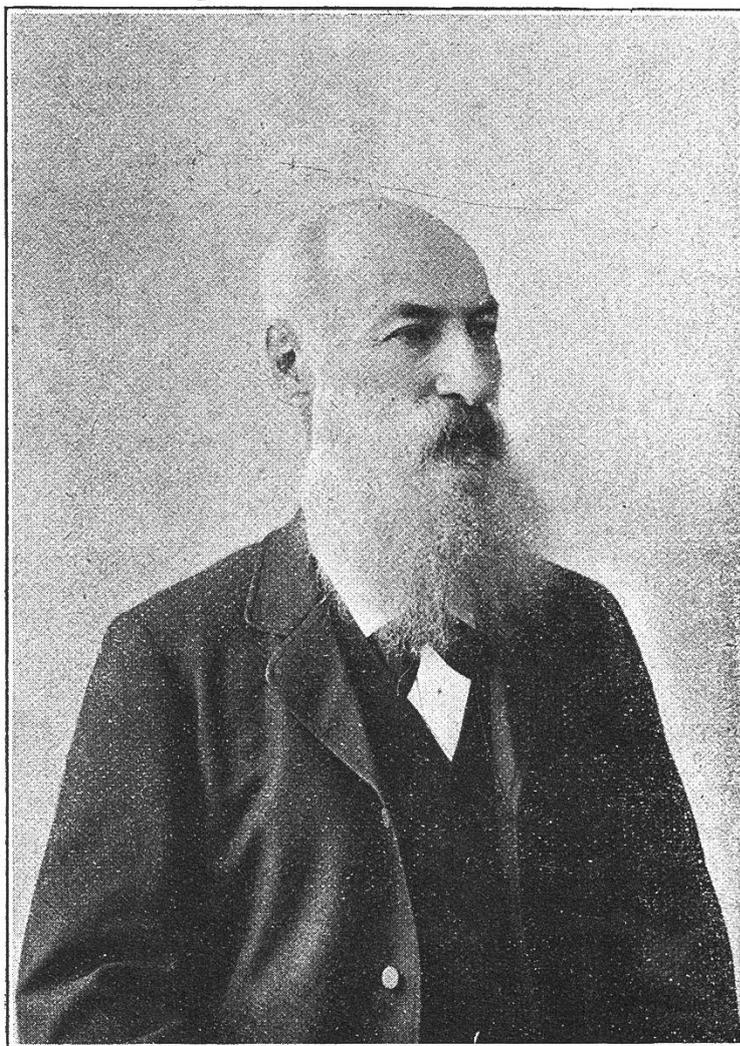
F.-C. HARRISON.

M. G. KANDRATIEFF

Le célèbre apiculteur russe, M. Kandratieff, naquit le 5 février 1834, dans le gouvernement de Kostroma dans son bien héréditaire Sazykino, se trouvant à 10 verstes de distance de la ville Vrineschma. Son père, colonel en retraite, habitait alors Sazykino et était le maréchal de noblesse du dit gouvernement. Etant lui-même vieux soldat du temps de Jouvoroff, il voulut que son fils embrassât la même carrière que lui et l'envoya, à peine âgé de 7 ans, au corps militaire Alexandre pour les enfants, puis en 1844, au corps Paul des cadets. En 1853 il fut transféré au régiment Modèle pour

(71) *British Bee Journal*, vol. XXIII, p. 402.

l'étude du service de cavalerie, et en 1854, il obtint les épaulettes au régiment des Cuirassiers de Son Altesse Impériale la Grande Duchesse Hélène Pavlovna. Pendant la campagne de Crimée, on manqua d'officiers et l'on fit appel aux volontaires; parmi ces derniers M. Kandratieff se rendit comme officier de cavalerie à Sébastopol; à la fin de cette campagne, après la conclusion de la paix, lorsqu'il eut la possibilité de quitter le service



M. G. KANDRATIEFF.

militaire, il prit son congé et s'adonna avec ardeur à son occupation favorite, la musique.

Son talent, ses capacités exceptionnelles et sa passion pour la musique se montrèrent dès sa plus tendre enfance, et pendant son séjour au corps militaire, étant petit garçon, il dirigeait déjà les chœurs des cadets à l'église.

Enfin, malgré de nombreuses difficultés, il parvint à quitter la Russie pour aller en Italie — ce pays de la musique et des beaux-arts. Là, pendant les quatre premières années de son séjour, il étudia avec zèle la langue, le chant italien, la déclamation, enfin tout ce qui a quelque rapport avec l'art scénique. En 1860, M. Kandratieff débuta en Italie comme première basse dans l'opéra de Rossini, *Semiramis*. Ce début fut très brillant et depuis,

pendant quatre ans, il fut engagé dans les douze théâtres italiens, où il remplit avec grand succès différents rôles de son riche répertoire. Sa carrière artistique fut pleine de triomphe et le 1^{er} septembre 1864, il fut rappelé en Russie, avec un engagement au Théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg. Il y resta comme chanteur jusqu'à 1872, après quoi il fut nommé régisseur en chef de l'Opéra Impérial, qu'il continua à diriger jusqu'au 1^{er} septembre 1900.

Ces fonctions de régisseur en chef exigeant de grandes connaissances, de la fermeté de caractère, du sang-froid et beaucoup de présence d'esprit, eurent pour effet d'ébranler fortement son système nerveux. Les médecins lui ordonnèrent alors de chercher pour l'été une occupation qui l'obligeât à rester tout le jour au grand air et au soleil.

Etant devenu membre de la Société Economique Libre Impériale, M. Kandratieff y fit la connaissance du célèbre professeur de chimie de l'Université de Saint-Pétersbourg, le grand apiculteur A. M. Boutleroff. Celui-ci le poussa à s'occuper d'apiculture et M. Kandratieff y prit un tel goût que maintenant une vie sans abeilles lui paraît une existence sans but et sans intérêt.

En 1878, M. Kandratieff et le professeur Boutleroff, qui s'étaient liés d'intimité, faisant tous deux partie de la Commission apicole de la Société Economique Libre Impériale, furent mis en possession de 200 dimes de terrain au bord de la Mer Noire, non loin de Souhoum-Kalé, pour l'élevage et la culture des abeilles d'après les méthodes rationnelles. Alors commencèrent leurs excursions vers ce rucher éloigné. M. Kandratieff se souvient avec enthousiasme de ces voyages qu'ils entreprenaient ordinairement au mois d'avril ou mai, la saison la plus belle au Caucase. Ils se rendaient en chemin de fer jusqu'à Sébastopol (alors encore en ruines après la guerre de Crimée), de là ils traversaient en voiture la porte de Baydar (l'endroit le plus pittoresque de la Russie) jusqu'à la ville Yalta, d'où ils allaient en bateau à vapeur, s'arrêtant dans tous les ports de la Mer Noire ou directement à Batoum, pour arriver enfin à Souhoum-Kalé de nouveau en bateau à vapeur. Ces voyages fournissaient des souvenirs intéressants et de belles impressions.

Par malheur ce temps heureux n'a pas duré longtemps : le professeur Boutleroff mourut subitement et la même année M. Kandratieff perdit son unique fils, faible de santé ; c'était pour lui qu'il avait espéré créer à Souhoum un paradis terrestre, cette contrée étant célèbre par sa nature et son climat ; après ce triste événement on décida de vendre le terrain.

En 1886, M. A. Boutleroff créa le premier journal russe s'occupant d'apiculture, nommé *Journal Apicole*. Après sa mort, le rédacteur du dit journal fut, pendant quelque temps, le célèbre apiculteur russe Zoubareff et, après lui, le professeur de l'Université de Saint-Pétersbourg, M. Glasenape ; le 16 janvier 1890, on choisit unanimement M. Kandratieff pour diriger le journal, mais le manque de temps le força à refuser cet honneur.

En 1891, il fut de nouveau frappé par un grand malheur de famille, il perdit sa fille unique. Tous ces malheurs ébranlèrent tellement ses nerfs et sa santé qu'il perdit complètement le sommeil, ne trouvant de repos que vers sept ou huit heures du matin.

Pour employer son temps et remplir un peu le terrible vide de sa vie, il entreprit avec son ami, M. Izerguine, la traduction russe de *L'Abeille et la Ruche*, de Langstroth et Dadant. Pendant ce travail, ils élaborèrent simultanément le programme du nouveau journal apicole, dont M. Kandratieff avait l'idée depuis longtemps. Chaque été il partait pour l'étranger, et là il se lia avec feu M. Metelli et avec d'autres apiculteurs italiens, tels que MM. Dubini Comte, Visconti, Paglia, Barbieri et Lambertenghi, et enfin, en retournant en Russie, il ne manquait jamais de passer par la Suisse pour faire une visite à M. Edouard Bertrand, où il trouvait toujours un aimable accueil et beaucoup de choses nouvelles sur la culture des abeilles. M. E. Bertrand approuva l'idée du journal et, en 1892, apparut le premier numéro du *Messenger de la Littérature Apicole Etrangère* (Wiestnik Inostrannoï Literatury Pchelovodstiva).

Comme cela arrive souvent lorsqu'apparaît quelque chose de nouveau, le *Messenger* rencontra un peu de malveillance parmi les gens qui pensent que ce qui vient de l'étranger ne vaut rien pour la Russie et qu'il faut travailler à créer des méthodes d'apiculture nationale russe (comme si nos abeilles aborigènes ne sont pas les mêmes que celles de l'étranger). Heureusement tout s'arrangea avec le temps grâce à la bonne idée de M. Kandratieff, de faire paraître son journal au prix modéré d'un rouble et d'y insérer tout ce qui apparaissait en Europe de nouveau en apiculture et de digne d'être remarqué. Le journal eut du succès ; il est très répandu actuellement et sa propagande n'est pas restée sans influence sur l'apiculture en Russie ; une masse de lettres de reconnaissance arrivent de tous les coins de ce vaste empire. Ces lettres, écrites pour la plupart par des gens qui, grâce aux conseils du *Messenger*, ont pu, en s'occupant d'apiculture, se créer un bien-être matériel, sont remplies de bénédictions pour leur maître et guide et surtout pour le digne successeur de M. Boutleroff pour la conservation duquel ils prient ardemment. C'est surtout la ruche Dadant que M. Kandratieff recommande par écrit dans son *Messenger*. En toute occasion il démontre sa perfection et dit combien il la préfère aux autres modèles, malgré l'opposition de quelques apiculteurs, inventeurs il est vrai, de ruches qu'ils préconisent. Grâce à son infatigable et incessante propagande et aux succès obtenus partout avec la ruche Dadant, celle-ci est devenue la ruche la plus en vogue et la plus aimée en Russie.

M. Kandratieff a remis à son élève et ami dévoué, M. Izerguine, qui le dirige déjà depuis trois ans, le *Messenger de la Littérature Apicole Etrangère*. Il lui continue cependant son concours bienveillant et ne manque pas d'y envoyer ses articles. Il a fait également la traduction russe de la *Conduite du Rucher*, de M. Bertrand, qui se publie, ainsi que la traduction russe de *L'Abeille et la Ruche* (2^{me} édition). La traduction russe de *La Ruche Dadant modifiée*, brochure de M. E. Bertrand, fait déjà sa troisième édition. M. Kandratieff a fait de plus la traduction du *Memorandum*, de Dubini, et des *Lettres Inédites*, de Huber. Pour populariser l'usage du miel, M. Kandratieff a publié la traduction russe de la brochure de Dubini : *Le miel comme aliment et médecine* (20,000 exemplaires) et celle du professeur Zubarsky : *Les propriétés médicales du miel* (90,000 exemplaires). Grâce au prix modéré de ces deux brochures, elles sont tellement

répandues dans toute la Russie que les marchands de miel les joignent au miel qu'ils vendent.

Après tout ce qui a été dit plus haut de ce vaillant et infatigable propagateur et maître en apiculture, il va sans dire que le nom de M. Kandratieff sera toujours attaché à la transformation de l'apiculture en Russie et au développement de la culture des abeilles d'après les méthodes rationnelles modernes, ce qui fait espérer que l'apiculture, en Russie, atteindra la même hauteur que jadis lorsqu'elle exportait les produits des abeilles en grande quantité dans tous les pays de l'Europe occidentale.

M. IZERGUINE.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA LOQUE

Delémont, 14 février.

Cher Monsieur,

Depuis assez longtemps il est beaucoup parlé de loque dans la *Revue*. Je vous dirai franchement que c'est un mot qui me déplaît et qui me donne la chair de poule chaque fois que je le vois ou l'entends. Celui qui trouvera le moyen de le faire disparaître du dictionnaire ou encore mieux du rucher aura droit à un monument. Je souscris à l'avance pour 5 francs.

En attendant, vous permettrez à un vieux praticien, qui a vu de près dans plusieurs pays les ravages de cette maladie, de faire ici quelques réflexions, dont je prie les commerçants de faire leur profit.

Qu'est-ce que la loque? Tout le monde en a entendu parler; peu d'apiculteurs la connaissent.

Comment se produit-elle? Tout le monde veut le savoir, personne ne le sait.

Comment l'arrêter ou la supprimer? Encore rien de certain, les uns réussissent, d'autres échouent piteusement.

En attendant donc que nous nous soyons mis d'accord, voici ce que j'en pense :

Dans des rayons où la loque a pris naissance, par suite d'une contagion quelconque, et où il y a des larves mortes non enlevées il y a non seulement des microbes de loque, mais il se forme aussi des spores qui sont infiniment plus résistantes que ceux-ci et peuvent subsister longtemps, très longtemps même, en attendant le moment et le milieu favorables pour se développer. Voilà pourquoi beaucoup d'apiculteurs ne peuvent se débarrasser complètement de cette maladie.

Je ferai remarquer ici que ce sont les races faibles ou les races pures qui sont le plus sujettes à être attaquées. Par des croisements bien entendus les chances d'infection seront de beaucoup diminuées.

Que font nos commençants enthousiastes et ambitieux avec leurs belles ruches mobiles? Sous prétexte de faire augmenter rapidement la ponte ou les bâtisses, on divise le couvain, on le déplace, on intercale des cadres vides ou pleins, on met les rayons contenant des larves de mâles de côté, soi-disant pour les faire mourir, etc., etc. On ne manquera pas — c'est clair — de faire quelques essaims artificiels d'après un système... ah! parlons-

en un peu car les livres n'en font pas mention ; nous l'avons inventé... bref tous les commençants inventent quelque chose en apiculture !

Ah ! malheureux ! vous n'avez pas conscience de ce que vous faites ; je dirai comme Hamet : le plus grand ennemi des abeilles c'est l'apiculteur inexpérimenté.

Le nid à couvain doit absolument être respecté comme une chose sacrée, car il représente une somme de travail colossale pour l'abeille, c'est son bien le plus cher, toutes ses affections et tous ses efforts sont ici réunis ; il y a des minima et des maxima suivant les époques ou les circonstances ; mais il ne vous appartient pas de modifier ce domaine, vous ne serez jamais assez malins pour cela !

Il est temps de faire disparaître radicalement des livres d'apiculture certains chapitres (couteaux à deux tranchants) n'autorisant que trop à distraire le couvain.

Des contrées jusque-là indemnes ont été subitement infectées de la terrible maladie par un opérateur maladroit, insouciant, ignorant, dois-je dire plutôt inventeur ?

Que les sociétés, sections ou apiculteurs expérimentés ouvrent l'œil, et le bon, pour mettre en quarantaine ces héros avides de gloire, mais souvent revendeurs de bidons vides.

E. RUFFY.

A PROPOS DU TILLEUL ARGENTÉ (1)

Contamine s/Arge, 23 décembre.

Cher Monsieur Bertrand,

Je vois avec peine que M. Legros fait la guerre au tilleul argenté et qu'il est convaincu que ses abeilles meurent en visitant cet arbre. Pour mon compte je suis tout à fait d'un autre avis. Nous avons planté en 1877 une promenade entière en tilleuls : un tiers en tilleuls communs, un tiers en tilleuls pleureurs et le reste en tilleuls argentés ; il y a donc 23 ans que ces arbres existent et sont visités par les abeilles (la promenade est à 10 mètres du rucher) et jamais la mortalité signalée par M. Legros n'a été observée. Le tilleul argenté fleurit un mois plus tard que le tilleul commun, c'est donc un puissant secours pour les abeilles.

Emile SONNTAG.

Nous recevons d'autre part communication de la lettre suivante :

Roanne, 12 janvier.

Monsieur Crépieux-Jamin, à Rouen,

... Voilà plusieurs articles que nous donne la *Revue* prétendant que la fleur du tilleul argenté est un sépulcre pour les abeilles. Je possède une vingtaine d'exemplaires de cet arbre magnifique et je n'ai jamais pris garde aux hécatombes que l'on signale ; au contraire je m'applaudissais d'avoir

(1) Voir *Revue* 1900, p. 152 et 171. — *Réd.*

cette fleur un mois après celle des tilleuls de Hollande ; il faudrait cependant tirer la chose au clair. Le remède sera difficile ; si c'est vrai, il faudra subir le désastre. Je serais très surpris de sa réalité ; voilà dix ans que je ne me suis aperçu de rien et que, au contraire, je constate une grande affluence sur cet arbre en juillet. Bref, je serais désolé de l'exactitude de l'observation. J'apporterai une plus grande attention dorénavant à la chose...

J. de l'HARPE.

CONDUITE DU RUCHER

Avec la description de trois types de ruches, 3 planches et 91 figures

Par Ed. BERTRAND

HUITIÈME ÉDITION, entièrement revue et augmentée. Prix fr. 2.50, port non compris

A Genève, Librairie R. Burkhardt, Molard, 2 ; à Paris, Librairie Agricole de la Maison Rustique, 26, rue Jacob ; à Bruxelles, J. Lebègue & Cie, office de publicité, 46, rue de la Madeleine, et chez les principaux libraires de Suisse, de France et de Belgique.

En Espagne, chez Eugénie Piaget, libraire, 20, Rambla del Centro, Barcelone ; au Canada, chez Frank W. Jones, Bedford (Québec).

Pour la France et la Belgique, s'adresser aux libraires et dépositaires.

Des autres pays, on peut envoyer directement à l'auteur, à Nyon (Suisse), le coût de l'ouvrage, port compris (Suisse, fr. 2.60, Etranger, fr. 2.90), pour recevoir le volume franc de port.

GRAND ÉTABLISSEMENT D'APICULTURE

Fres CIPPA (ci-devant prof. A. Mona), à Bellinzone (Suisse italienne)

Reines, essaims, ruches et miel. Abeilles seulement de pure race italienne. — Prix modérés.

(Envoi du prix-courant gratis et franco.)

ARTICLES D'APICULTURE

DURAND Frères, Colombière, NYON

Bidons à miel, enfumoirs, voiles, brosses, couteaux et chevalets à désoperculer, racloirs, spatules pour puiser le miel, chasse-abeilles, extracteurs, purificateurs, etc. Cire gaufrée.

FEUILLES GAUFRÉES

en cire d'abeilles pure, le kilo :

1^o Feuilles gaufrées minces, pour sections, au prix de fr. 6. —

2^o » » » » miel à extraire, » 5. —

3^o » épaisses, pour chambre à couvain, » 5. —

La cire d'abeilles pure est reçue en paiement.

ALTDORF (Uri, Suisse)

J.-E. Siegwart, Ing.

La Ruche Dadant-Modifiée

Sa description, avec la manière de la construire soi-même économiquement.

Brochure de 32 pages, avec 17 figures, par le Directeur de la Revue :

2^e édition, revue et corrigée ; prix fr. 0,60 franco